

## Ambivalence et sens du travail dans la Bible

*Caroline Bauer*

Vous avez pu entendre il y a quelques jours Jacques Le Goff et, grâce à la rediffusion par internet, j'ai pu aussi l'écouter. Il a commencé son intervention par un état des lieux du travail en France. Et à un moment, parlant du travail des jeunes, il résume leur attitude face au travail comme : « je t'aime, moi non plus ». Une attitude paradoxale qui dénote à la fois un attachement au travail, et une distanciation du travail. Une attitude ambivalente, pourtant favorable au travail, mais consciente de ses limites. Je voudrais creuser cette notion d'ambivalence du travail d'un point de vue biblique.

Il fait le bilan d'un certain nombre de bonnes nouvelles dont celle-ci : le travail est important dans la vie de beaucoup de gens, particulièrement en France, « mais à condition de ne pas parasiter l'existence ». Au fond les travailleurs, et particulièrement les jeunes, ont d'immenses attentes vis-à-vis de leur travail et de l'entreprise dans lesquels ils travaillent : attente de pouvoir trouver un compromis entre vie privée et vie professionnelle, attente que leur travail contribue au bien commun, à la transition écologique par ex., ou au moins l'entreprise s'inscrive dans une perspective claire à cet égard, attente d'être reconnus pour leur contribution réelle, attente que le travail soit pour eux un lieu de socialisation, attente surtout, d'après les enquêtes récentes, de pouvoir réaliser un travail bien fait.

Mais s'ajoute le volet négatif : les conditions de travail sont jugées globalement mauvaises en France par les personnes en situation d'emploi, elles ne sont pas à la hauteur des attentes en faveur du travail.

Ainsi, le travailleur aujourd'hui se voit plongé dans une situation inconfortable où il doit juger de l'équilibre entre le positif et le négatif, optimiser le rapport entre ce que lui coûte le travail et ce qui lui rapporte par rapport à une vision de ce qu'est un bon travail. Ce jeu d'équilibre conduirait à des phénomènes comme du “quiet quitting” (le calcul par le travailleur de l'engagement minimal possible dans le travail pour assurer son contrat sans aucun excès), du “rage applying” (on démissionne très rapidement d'un travail pour en chercher un meilleur), ou sur l'évaluation de la part de “bullshit activities” (activités qui apparaissent totalement inutile à celui qui doit les réaliser). Comment vivre l'ambivalence ? Le travail apparaît dans un rapport de contradiction face auquel, et c'est la bonne nouvelle, les travailleurs sont sensibles, et cherchent la liberté nécessaire pour réagir.

La question du « sens du travail » s'en trouve revivifiée. Qu'est-ce que je peux décemment attendre de mon travail ? quel bien est ce que je recherche, mais aussi quelle peine est-il acceptable de supporter ? c'est bien celle que vous posez dans votre quinzaine : travailler, pour quoi ?

Alors le travail aujourd'hui en France en particulier pose un problème social, un problème de société, comme l'a si clairement décrit Jacques le Goff dans sa conférence, qui invite à une réévaluation du droit, à des mobilisations collectives, à des changements de mentalité... mais il pose pour le travailleur aussi un problème éthique. Ici et maintenant, quel travail puis-je juger souhaitable, voire acceptable si j'ai peu de choix, pour quel bien ? Au prix de quel mal ?

Un problème éthique c'est une question, souvent vitale, qui pose problème parce qu'elle met en jeu des arguments conflictuels entre eux, qui nécessitent un discernement. La Bible est une ressource pour penser ces situations d'ambivalence. Je vais essayer de le montrer en quatre points :

Plan :

1. D'abord, nous avons la liberté de ce discernement, et d'agir dans le contexte qui est le nôtre.
2. Nous avons à comprendre à nouveaux frais quelle visée la Bible accorde au travail.
3. La Bible rend compte de l'ambivalence du travail.
4. L'horizon du don permet le dépassement de ces ambivalences.

**I. Nous avons toujours une liberté fondamentale, celle-ci nous est donnée et nul ne pourra ne nous la ravir.**

Je vais prendre pour illustrer cette idée un exemple d'évaluation d'une situation professionnelle proposée par Paul dans la première lettre aux Corinthiens : 1 Co 7, 20-24 :

« Que chacun demeure dans la condition où il se trouvait quand il a été appelé. Etais-tu esclave quand tu as été appelé ? Ne t'en soucie pas ; au contraire, alors même que tu pourrais te libérer, mets plutôt à profit ta condition d'esclave. Car l'esclave qui a été appelé dans le Seigneur est un affranchi du Seigneur. De même, celui qui a été appelé étant libre est un esclave du Christ. Quelqu'un a payé le prix de votre rachat : ne devenez pas esclaves des hommes. Que chacun, frères, demeure devant Dieu dans la condition où il se trouvait quand il a été appelé. »

Est-ce un appel à supporter n'importe quelle condition de travail dans un esprit de sacrifice, qui au nom d'une rédemption à venir, inciterait à supporter sans limite la pénibilité du travail ?

Une première lecture un peu rapide pourrait le laisser croire. Le Seigneur nous ayant libéré, nous n'avons plus rien à attendre sur terre une quelconque liberté des institutions sociales. Donc supporter les métiers dont les conditions sont asservissantes (ex. actuels connus).

Lorsqu'en 1955, le Père dominicain Marie-Dominique Chenu publie un petit livre intitulé *Pour une théologie du travail*<sup>1</sup>, il milite pour qu'une véritable théologie chrétienne du travail, qui n'existe, écrit-il, pas encore. Je reviendrai sur la proposition qu'il fait. Il s'oppose alors à une lecture biblique rapportée par une certaine homilétique du XIXème siècle imprégnée d'une certaine lecture de saint Augustin selon laquelle l'humain n'aurait qu'à supporter dans le travail sa condition terrestre. Nous devons supporter une condition de « voyageur sur la terre » nous invitant à nous détacher des réalités terrestres....cette interprétation est rejetée par MD Chenu (Les écrits de St Augustin offrent heureusement d'autres ressources de sens).

Le texte biblique à y regarder de près, résiste d'un côté à toute invitation au sacrifice. Au contraire, ce texte est écrit par Paul comme une illustration d'un principe fondamental annoncé plus haut dans sa lettre, et qu'il décline sous plusieurs formes :

- 1 Co 6, 12 : « « Tout m'est permis », mais tout ne convient pas. « Tout m'est permis », mais moi je ne me laisserai asservir par rien. »
- Par la foi, le Christ libère le croyant de toute « perte de soi » même dans la domination injuste. Donc il n'y a pas de sacrifice.

D'un autre côté, Paul ne renie pas la pénibilité de cette domination injuste et invite à la supporter.

---

<sup>1</sup> Marie-Dominique Chenu, *Pour Une Théologie Du Travail* (Paris: Editions du Seuil, 1955).

C'est une illustration d'une ambivalence du travail que la foi elle-même suscite. La foi ouvre à une possibilité nouvelle de choix même pour un esclave privé de liberté civile : il peut choisir de servir le Christ selon la modalité qu'il trouvera bonne.

Cette libération que donne le Christ est une liberté offerte à tout être humain de discerner, d'accepter ou de résister : Qu'est-ce qui m'asservit ? Au service de quoi est-ce que je travaille ? quelle que soit la condition de travail qui soit la mienne, tout être humain est un être de parole qui peut poser un « oui » ou un « non » sur la réalité qu'il vit. Et sur qui il veut servir.

Mais, peut-on objecter, je suis inséré dans une culture qui forge un concept de travail que je suis plus ou moins sommé d'accepter, ou au moins de faire avec, et qui prend la forme concrète du marché du travail. Jacques Ellul, très critique vis-à-vis du travail moderne, dans un texte intitulé « travail et vocation »<sup>2</sup>, donne son propre exemple. Il explique qu'il partage son temps entre son emploi de professeur à l'université (qui à ses yeux ne contribue pas à sa vocation, et qu'il nomme « travail sans valeur » p. 118) et un engagement bénévole dans un club de prévention (qu'il nomme travail, valorisé par sa vocation de chrétien). Il vit son appel à suivre le Christ dans cette dichotomie, qui serait insupportable si elle faisait de la moitié de notre temps d'activité, un tombeau, un lieu sans vie, sans espérance. Alors dans un mouvement dialectique, il cherche à montrer combien, au contraire, cette négativité nous pousse à « chercher, à partir de cette négation, ce qui serait possible comme incarnation et accomplissement »<sup>3</sup>. De cette quête, le travail nécessaire et contraint, a priori sans valeur, s'en trouve enrichi, valorisé. Il prend même un sens, le négatif se découvrant comme ayant une fonction créatrice, qu'il illustrera par l'expérience de relations plus profondes et plus justes avec ses étudiants.

Prof de fac...ce n'est pas l'esclavage. Il est intéressant de voir qu'un poste socialement très valorisé peut être aussi sans signification devant Dieu pour celui qui le vit.

Malgré ce qu'il écrit aux Corinthiens, Paul lui-même ne valide pas le principe de l'esclavage (ou dans notre version moderne, le travail précaire, le travail inutile,..). Ce travail est une atteinte à la personne.

Dans sa courte lettre à Philémon, Paul écrit au maître (Philémon) d'un esclave (Onésime) qui s'est enfui de chez lui pour venir servir Paul. Paul le renvoie à son maître accompagné d'une lettre :

Ph 15-17 et 21 : « Peut-être Onésime n'a-t-il été séparé de toi pour un temps qu'afin de t'être rendu pour l'éternité, non plus comme un esclave mais comme bien mieux qu'un esclave : un frère bien-aimé. Il l'est tellement pour moi, combien plus le sera-t-il pour toi, et en tant qu'homme et en tant que chrétien. Si donc tu me tiens pour ton frère en la foi, reçois-le comme si c'était moi. [...] je sais que tu feras plus encore que je ne dis ».

On peut comprendre qu'il espère -avec tact- la libération d'Onésime par son maître. Être frère est être plus qu'un esclave. Reçois-le comme moi-même...donc pas comme un esclave : il ne valide pas l'esclavage. Même s'il ne peut nier sa réalité et sa nécessité (toute la société d'alors reposait sur l'esclavage), il sait que c'est une condition détestable. Mais en traitant à la fois Philémon, Onésime et lui-même de frères, en les englobant dans une même fraternité, il désacralise le rapport de pouvoir maître-esclave qui rend l'esclavage destructeur. Lorsque Philémon aura affranchi Onésime, gageons qu'il ne sera plus un maître comme avant ! Commentant cet épître, Alphonse Maillot dira : « La

---

<sup>2</sup> Publié dans : Jacques Ellul, *Pour qui, pour quoi travaillons-nous ?* (Paris, France: la Table ronde, 2013), pp. 113–125.

<sup>3</sup> Ellul, p. 119.

prédication de l'Évangile n'est pas une simple dénonciation verbale, [...] souvent inefficace, de la structure de l'esclavage, mais elle fait mieux, elle le dépasse, elle le mine, elle le ruine. »<sup>4</sup>

La liberté de l'évangile, pour Paul, a été de faire libérer un esclave, mais aussi de dénoncer de façon plus générale cette forme de domination, en l'excluant de toute possibilité de justice devant Dieu.

Alors le propos de Paul en 1 Co 7 s'éclaire : « alors même que tu pourrais te libérer, mets plutôt à profit ta condition d'esclave » et « Quelqu'un a payé le prix de votre rachat : ne devenez pas esclaves des hommes. » Le chrétien se retrouve porteur d'une parole dénonciatrice qui peut subvertir la réalité et miner la domination.

Dans quel contexte aujourd'hui cette liberté a-t-elle à s'appliquer ?

Une des difficultés que mettent en avant sociologues et philosophes aujourd'hui est que le travail, en réalité l'emploi dans le sens de la situation professionnelle proposée sur le marché du travail, ne répond pas pour beaucoup aux aspirations de ce que pourrait être un travail « bien fait », dans lequel on se sent respecté, valorisé<sup>5</sup>. Il y aurait aujourd'hui une prise de conscience toute particulière d'une déconnexion entre les espérances d'accomplissement -ou au moins d'estime de soi- qu'on attend du travail, et la réalité de conditions de travail.

Ajoutons la critique de Marie-Anne Dujarier, professeure de sociologie à l'université Paris Cité, auteure de *Troubles dans le travail. Sociologie d'une catégorie de pensée*<sup>6</sup>. Elle est intervenue la récemment dans une émission de France Culture<sup>7</sup> sur le travail et relate ceci :

« Je ne sais plus ce que c'est que le travail », dit-elle. En raison de la polysémie du mot d'une part. Mais d'autre part : On sait que l'activité – les sciences psychologiques l'ont montré- est constructrice de sens et d'affirmation de soi. Mais le travail ? tant de gens font des activités dont l'utilité sociale échappe, voire sont désutiles (ex. d'activités écocides). Par ailleurs, une quantité importante de travail qui contribue à la reproduction sociale se fait hors emploi (tâches ménagère, aidants, digital labour....). L'utilité sociale de la production et le gagne-pain ne coïncident plus du tout....

Au-delà du constat de l'ambivalence entre une forte valorisation du travail par les salariés eux-mêmes et la dégradation des conditions de travail, apparaît une série de doutes sur la capacité du travail proposé sur le marché du travail (l'emploi) à contribuer à l'accomplissement de soi, à la reconnaissance des autres, à l'affermissement de la société (« à la reproduction sociale » selon MA Dujarier) (notons l'intérêt de cette définition : le travail n'est pas défini par sa contribution à l'entreprise, mais par sa participation à la construction de la société).

On retrouve l'explication anthropologique de notre « labodépendance » selon Jacques Le Goff, mais pour en constater le défaut : le salaire seul ne suffit pas à la justification d'un travail qui a du sens.

---

<sup>4</sup> Alphonse Maillot, *Liberté, égalité, fraternité: quand, dans l'épître à Philémon, Paul s'occupait des droits de l'homme* (Lyon, France: Les Bergers et les mages, 2003), p. 83.

<sup>5</sup> Dans John K. Galbraith dans *Les mensonges de l'économie*, Grasset, 2004, l'auteur pose ainsi le paradoxe : le mot travail s'applique autant au travail très valorisant, comme au travail jugé épuisant, fastidieux, désagréable. Le même mot ne devrait pas être utilisé dans les deux cas. La distinction entre ces deux réalités repose sur la rémunération principalement d'après lui (et le prestige suit).

<sup>6</sup> Presses universitaires de France, Paris, 2021, 444 p.

<sup>7</sup> Émission « Avec philosophie », par Géraldine Muhlmann. Série « Le travail en crise », Épisode 2/4 : Pourquoi ne veut-on plus travailler ? en date du 7 novembre 2023.

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/avec-philosophie/pourquoi-ne-veut-on-plus-travailler-3501611>

Notre labodépendance tient aussi à ce que le travail permette l'expression de soi, qu'il soit un lieu de vie avec les autres, et moyen de faire société.

Sur ce dernier point, le philosophe allemand Axel Honneth apporte une contribution dans un livre qu'il publie cette année<sup>8</sup>. Il part aussi du constat de la grande dégradation des conditions de travail depuis les années 80 : les tendances à la précarisation, la digitalisation, la fragmentation croissante du travail, l'individualisation et l'atomisation<sup>9</sup>. Mais contrairement aux espérances des années 50, le mouvement des travailleurs n'est plus considéré comme signifiant pour faire évoluer les expériences de travail. L'individualisation a diminué les besoins de coopération, la précarisation a coupé les liens sociaux en les rendant éphémères, et le travailleur n'est pas considéré comme un citoyen : la sphère du travail est déconnectée de la sphère de participation à la construction démocratique. Travailleur à certaines heures, citoyen à d'autres selon des logiques qui s'opposent.<sup>10</sup>

Cette critique est convergente avec celle publiée par Elizabeth Anderson dans *Gouvernement privé : comment les employeurs dirigent nos vies (et pourquoi nous n'en parlons pas)*, paru en anglais en 2017.

« Au cœur de la société libérale se niche une contradiction, fait-elle remarquer : nous sommes attachés à nos idéaux fondateurs de liberté et d'égalité, que nous nous efforçons de protéger de l'autorité de l'État ; pourtant, nous passons l'essentiel de nos journées à suivre des ordres arbitraires sur lesquels nous n'avons qu'une prise minimale, voire nulle. »<sup>11</sup> (elle pointe en particulier les grandes entreprises).

Elle décrit par ailleurs dans une vidéo de cours<sup>12</sup> l'éthique du travail conduisant à des bullshit jobs comme une « violence spirituelle » contre laquelle elle s'élève et en appelle à une redéfinition progressiste des justifications du travail.

L'expression de « violence spirituelle » qu'une manière de conduire le travail en entreprise exercerait sur les personnes aujourd'hui est à remarquer. Elle interroge évidemment le théologien. C'est nouveau qu'on entende cette critique du travail -sphère habituellement totalement dissociée de la vie spirituelle dans notre société laïque. Peut-être s'agit-il d'une prise de conscience. Il y a évidemment un lien entre la prise en compte des impératifs anthropologiques du travail (tels qu'ils sont définis ici) et le respect de la dimension spirituelle de tout engagement dans le travail.

Ouvrons donc la Bible : que dit-elle du travail ? quelle critique nous convie-t-elle à formuler dans le contexte d'aujourd'hui ?

---

<sup>8</sup> Robin Celikates, Axel Honneth, and Rahel Jaeggi, 'The Working Sovereign : A Conversation with Axel Honneth', *Journal of Classical Sociology*, 23(3) (2023), 318–38; Axel Honneth, *Der arbeitende Souverän: eine normative Theorie der Arbeit* (Berlin, Allemagne: Suhrkamp, 2023).

<sup>9</sup> Celikates, Honneth, and Jaeggi, p. 332.

<sup>10</sup> Selon Honneth, le travail comme théorie critique en politique a disparu des débats en philosophie et en sociologie, dans les années 80, éclipsé par d'autres thèmes comme les minorités, les communautarisme, la violence sociale, l'écologie.... Axel Honneth souhaite initialiser un retour du thème en posant le lien nécessaire entre une théorie critique du travail et l'exigence démocratique.

<sup>11</sup> « Quand l'employeur fait sa loi, Elizabeth Anderson dénonce l'autoritarisme d'entreprise », [https://www.philonomist.com/fr/entretien/quand-lemployeur-fait-sa-loi?check\\_logged\\_in=1](https://www.philonomist.com/fr/entretien/quand-lemployeur-fait-sa-loi?check_logged_in=1)  
Consulté le 07 novembre 2023

<sup>12</sup> Elizabeth Anderson Lecture: The Work Ethic: Its Origins, Legacy and Future, Centre for the Study of Governance and Society (CSGS) at King's College London, <https://www.youtube.com/watch?v=BzRKsprglDs> visionné le 07/11/2023.

## II. Le sens du travail dans les récits de la Genèse

Dans la Bible, on ne trouve pas de concept unifié de travail, ni même un mot générique correspondant notre mot travail. Plusieurs mots, en hébreu (une dizaine) comme en grec, mettent l'accent sur tel ou tel aspect du travail.

Pourtant, il y a une chose que des théologiens importants saint Ambroise, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Jean Calvin, par exemple, ont tous remarqué : Adam travaillait dans le jardin d'Eden. Il est envoyé par Dieu au travail. Le travail a donc une valeur positive dans la Bible. Il fait partie de la vie telle que Dieu peut la vouloir. Quelle est cette valeur ?

Au début de la Genèse, nous avons deux récits de création dans la Bible, deux récits côte à côte, deux versions très différentes. Dans le premier récit de création, en sept jours, voilà qu'au sixième jour, Dieu crée l'humain, à son image et à sa ressemblance, pour dominer, pour soumettre.

Gn 1, 27-28 : Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa ; mâle et femelle il les créa. 28 Dieu les bénit et Dieu leur dit : « Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-la. Soumettez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et toute bête qui remue sur la terre ! »

Le partenariat prend ainsi un sens dominateur (ce qui ne veut pas dire sans bonté !). Lorsqu'en 1955, dans le contexte des années 50 d'une espérance de « civilisation du travail », le Père dominicain Marie-Dominique Chenu publie *Pour une théologie du travail*<sup>13</sup>, évoqué plus haut, il ne cite qu'un passage biblique, Gn 1, et il développe cette idée de domination au nom d'une ressemblance avec Dieu conférée à l'humain. Il y associe une position d'Emmanuel Mounier, selon qui la nature première de l'homme est d'être un « homo artifex », un humain producteur. Et Chenu en développe une base théologique : « l'homme s'accomplit lui-même en dominant par sa découverte, par sa raison, par sa puissance, par sa vertu, la nature qui est son domaine, et dont il fait un monde nouveau, un monde humain. Dieu l'a établi maître de la création. » p. 17

Il prendra plus tard, en 1975, une nette distance avec cette lecture, qu'il juge en partie dépassée et nourrie d'un « diagnostic prométhéen » (p. 75). La fragilité humaine, la réalité pécheresse de l'humain ne doit pas être oubliée. Pourtant une proposition demeure : « le travail [...] est décidément situé sur l'axe de la création elle-même, dans sa puissance expansive, là où l'homme, par sa créativité technique et économique, est le partenaire de Dieu, ou, selon le mot biblique, l'image de Dieu. »<sup>14</sup>

Cette notion de partenariat avec Dieu, qui accorde au travail une valeur intrinsèque, trouvera bien des échos dans la tradition protestante – même s'il cette dernière n'accordera à l'humain aucune puissance créatrice, ou de co-création. Dieu donne les biens, les compétences, les occasions d'agir, mais l'humain fait et Dieu fait fructifier. L'accent sera mis sur la responsabilité d'être intendant de la création, gérant, a minima .... mais peut-être davantage. Dans les écrits de Jean Calvin, l'humain est lieu-tenant de Dieu, « tenant lieu de Dieu ». C'est plus qu'être un simple gérant, il est le représentant de Dieu (tout en en restant incapable sans la grâce, qui seule produit le bien en l'humain). Dieu reste le seul créateur mais il exprime sa puissance créatrice (entre autres) à travers le travail humain. Le

---

<sup>13</sup> Ed. du Seuil, 1955.

<sup>14</sup> *Trente ans après*, dans la revue *Lumière et vie*, 124, 1975, p. 73. La constitution pastorale *Gaudium et Spes* actera en ce sens la supériorité de l'humain et la mission de domination de la nature de la nature. Au §34.1 : « L'homme, créé à l'image de Dieu, a en effet reçu la mission de soumettre la terre et tout ce qu'elle contient, de gouverner le cosmos en sainteté et justice [en réf. à Gn 1, 26-27] et, en reconnaissant Dieu comme Créateur de toutes choses, de lui référer son être ainsi que l'univers : en sorte que, tout étant soumis à l'homme, le nom même de Dieu soit glorifié par toute la terre [en ref. au Ps. 8]. » et au §12.1 : « Croyants et incroyants sont généralement d'accord sur ce point : tout sur terre doit être ordonné à l'homme comme à son centre et à son sommet. »

travail s'en trouve éminemment valorisé, comme l'activité capable de rendre compte de la puissance divine, par sa capacité productive. On glisse très vite vers une justification d'une exploitation de la nature.

La « crise de sens » du travail, qui se trouve dans le sillage de la crise climatique oblige à une relecture et à une réinterprétation. Une critique radicale viendra d'un historien médiéviste américain, Lynn White Jr, chrétien presbytérien, spécialiste de l'histoire des techniques, qui dans une conférence en 1965 (à l'assemblée annuelle de *l'American Association for the Advancement of Science*). Il s'interroge sur « Les racines historiques de notre crise écologique ». Selon son analyse (fine, que je ne peux détailler ici), elles seraient chrétiennes et occidentales. Le christianisme, dit-il - dans sa version occidentale- a justifié la domination de la nature par les sciences et par la technique. « La chrétienté est la religion la plus anthropocentrique que le monde ait connue » (p. 1205) et ceci trouve sa source dans l'interprétation de Gn 1 : Dieu a tout créé, l'humain en dernier et à son image pour que celui-ci domine les autres vivants. (Pour Lynn White une autre approche chrétienne est possible. Il cite François d'Assise en proposant qu'il soit désigné (de façon très prémonitoire) « patron des écologistes ».)

Que Lynn White ait tort ou raison, qu'importe. Sa thèse fait toujours débat.

Mais elle a certainement favorisé l'émergence d'une autre lecture de la place du travail: le partenariat avec Dieu n'est pas une domination tyrannique et toute puissance sur la nature. Ce serait une interprétation erronée<sup>15</sup>.

Et puis, de la domination de la nature par le travail à la domination de l'homme par l'homme, il y a un pas peut-être tout petit à franchir, lequel met en cause à plus forte raison cette interprétation.

Il faut lire en même temps le premier et le deuxième récit de la création proposé en Gn 2 :

D'emblée notons l'importance du travail. (v. 6 : « Le jour où le SEIGNEUR Dieu fit la terre et le ciel, 5 il n'y avait encore sur la terre aucun arbuste des champs, et aucune herbe des champs n'avait encore germé, car le SEIGNEUR Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol ;... »). L'absence d'homme pour cultiver fait obstacle à ce que la création soit achevée, à ce que la vie se déploie sur la terre.

Or, une fois posée l'hypothèse de la nécessité du travail de l'homme, Dieu se met lui-même à déployer une formidable activité de travail de création (et non l'homme, paradoxe !):

« Le SEIGNEUR Dieu modela l'homme avec de la poussière prise du sol. Il insuffla dans ses narines l'haleine de vie, et l'homme devint un être vivant.

---

<sup>15</sup> L'interprétation du Pape François, dans l'encyclique *Laudato si'* (2015), illustre l'attention croissante accordée à Gn 2 pour réinterpréter Gn 1 :

« Nous ne sommes pas Dieu. La terre nous précède et nous a été donnée. Cela permet de répondre à une accusation lancée contre la pensée judéo-chrétienne : il a été dit que, à partir du récit de la Genèse qui invite à “dominer” la terre (cf. Gn 1, 28), on favoriserait l'exploitation sauvage de la nature en présentant une image de l'être humain comme dominateur et destructeur. Ce n'est pas une interprétation correcte de la Bible, comme la comprend l'Église. S'il est vrai que, parfois, nous les chrétiens avons mal interprété les Écritures, nous devons rejeter aujourd'hui avec force que, du fait d'avoir été créés à l'image de Dieu et de la mission de dominer la terre, découle pour nous une domination absolue sur les autres créatures. Il est important de lire les textes bibliques dans leur contexte, avec une herméneutique adéquate, et de se souvenir qu'ils nous invitent à “cultiver et garder” le jardin du monde (cf. Gn 2, 15). Alors que “cultiver” signifie labourer, défricher ou travailler, “garder” signifie protéger, sauvegarder, préserver, soigner, surveiller. Cela implique une relation de réciprocité responsable entre l'être humain et la nature.» § 67

8 Le SEIGNEUR Dieu planta un jardin en Eden, à l'orient, et il y plaça l'homme qu'il avait formé.

9 Le SEIGNEUR Dieu fit germer du sol tout arbre d'aspect attrayant et bon à manger, l'arbre de vie au milieu du jardin et l'arbre de la connaissance de ce qui est bon ou mauvais.

Dieu modèle, Dieu insuffle, Dieu plante, Dieu place, Dieu fait germer...un langage du travail ordinaire, mais des actes tous tournés vers le développement de la vie. Si le travail humain est présenté comme « l'image en miroir du travail de Dieu »<sup>16</sup>, selon l'expression d'André Lacocque dans son dernier livre (anciennement professeur de Littérature hébraïque du *Chicago Theological Seminary*, décédé en 2022), l'image n'est pas celle de la domination, mais de l'accompagnement de la vie, ou de contribution à l'éclosion de la vie. Un nouveau sens du travail apparaît : prendre soin de la création.

Voilà qu'advient encore une difficulté : même défini ainsi comme un prendre soin, le travail demeure marqué par l'ambivalence :

La mission particulière de l'homme est précisée au v.15 « Le SEIGNEUR Dieu prit l'homme et l'établit dans le jardin d'Eden pour cultiver le sol et le garder. »

Attachons-nous au premier de ces deux verbes qui expriment la mission de l'humain au travail. Cultiver, le verbe *'abad* en hébreu signifie cultiver mais aussi travailler dans le sens plus large de contribuer à une production (ex dans les décalogues « tu travailleras 6 jours » en Ex. 20, 9 et Dt 5, 13): il est appliqué au tisserand (Is 19,9) au viticulteur (Dt 28,39), désigne la gestion des activités familiales ou domestiques dans le sens d'apporter un gain (Jacob/ gestion des affaires de Laban en Gn 30).

Mais *'abad* a aussi le second sens de servir, disons-le d'abord dans un sens positif : servir le prochain (Ex. Lv 25, 40), comme servir Dieu (ex. Ex.8,1 ou Dt 6, 13), ou assurer le service liturgique (ex. Ex.3, 12).

Par le même mot, on dit l'action de produire, mais aussi en même temps celle de servir le prochain, de servir Dieu et l'action cultuelle. La dimension du travail qui « prend soin » l'emporte sur la domination. Et le second verbe, *shamar*, a le sens de garder (le jardin). Mais il a aussi un double sens de garder l'alliance, de rester dans la fidélité à Dieu. Ce deuxième mot étoffe la dimension du prendre soin.

Seulement voilà dans l'Ancien Testament, le verbe cultiver *'abad* signifie aussi « asservir en tant qu'esclave (ex. Gn 15,13 ou Ex 1, 14), soumettre un peuple à un autre (ex. Gn 27,29). Il a aussi le sens négatif de l'asservissement.

Il y a donc une ambivalence fondamentale dans cette formulation de la mission donnée par Dieu d'être partenaire de sa création. Il n'y a pas de doute que Dieu partout ici prenne soin sans dominer en aucune façon, en Gn 1<sup>17</sup>, comme en Gn 2. Mais en même temps, c'est comme si Dieu prenait le risque d'une interprétation par l'homme destructrice, et donc dévoyée. 'Voici, je mets devant toi la vie et la mort, choisis la vie, afin que tu vives, toi et les tiens' dira Dieu à travers la parole de Moïse en Dt 30. Le travail est un lieu de discernement. De quête du bon et du juste. Mais aussi de liberté !

Il n'y a pourtant aucun quitus donné à l'humain pour une domination destructrice. Le texte interdit la toute-puissance, dès le verset suivant, en posant une limite : il est interdit à l'homme de manger de

---

<sup>16</sup> André Lacocque, *Travail et créativité, des temps bibliques au temps présent*, trans. by Jean-Marc Degrève (Paris, France: Les éditions du Cerf, 2023), p. 24.

<sup>17</sup> L'analyse de Gn 1 montre que Dieu reste le donateur de la vie et de toute nourriture, conjointement à la mission confiée à l'humain de se multiplier et de soumettre. Ainsi le travail reste sous l'égide et au service d'une économie du don.

l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Tout est possible, sauf...de multiples commentaires proposent une interprétation de la métaphore de l'arbre de la connaissance du bien et du mal<sup>18</sup>. Retenons seulement ici un point essentiel : la vie offre des possibilités infinies, la liberté est grande mais la toute-puissance est interdite.

Il faut peut-être davantage tirer parti de la seule action qu'Adam réalise dans ce texte : il nomme. Nommer, c'est reconnaître l'existence, appeler à l'être, donner du sens à l'autre. « Tout ce que désigna l'homme avait pour nom « être vivant » ». Mais pour lui-même, l'homme n'a pas de solution, il ne peut combler le manque qui l'habite. Il ne sera donc jamais un tout puissant.

Conclusion :

D'après ce texte de la Genèse, le travail est posé dès l'origine comme un partenariat de l'humain avec Dieu. Ce partenariat invite à s'inscrire dans la fidélité à la bonté et à la créativité de Dieu pour accueillir la vie donnée, l'accompagner, en prendre soin. C'est une justification profonde du travail. Le terme de justification est à préférer à celui de valeur. Car la valeur d'un travail donné dépend alors de son orientation vers cette visée du « prendre soin ». Prendre soin de soi, de l'autre, de la société.

Il n'y a pas de valeur intrinsèque au travail rapportable à une œuvre, ni même de sa production (comme moyen en vue d'une fin) : dans les deux récits de la création tout est donné. Dieu reste toujours le donateur de tout (même attestation dans les Psaumes, dans Mt 6 et ses parallèles, etc).

Certes, le récit de la chute (= l'expulsion d'Adam et Eve du jardin suite à la faute originelle), en Gn 3, introduit une deuxième justification du travail : répondre à la nécessité, le travail est devenu sous contrainte. Mais la raison d'être première du travail demeure la même : de servir la vie, en s'inscrivant (à l'exemple de l'acte de nommer) dans un tissu relationnel d'inter-complémentarité du vivant, et en favorisant le développement.

L'humain est doté de liberté, jusqu'à une double limite pourtant, qui est la prise en compte de sa propre dépendance/vulnérabilité et de l'interdit de devenir comme Dieu. Cette limitation, nécessaire à la socialité de l'humain, conforte les plus belles perspectives de vie, mais présente aussi les pires risques de déviation.

L'actualité récente a donc déplacé l'accent du premier récit de la création au second, pour retrouver une dimension de l'attention à autrui et du soin fort mise à mal dans une société hypertechnique, qui isole les personnes, élève toutes sortes de murs entre les groupes sociaux, isole l'humain du reste du créé.

Il n'en reste pas moins que cette ambivalence fondamentale du travail entre domination et soin, et service, louange et asservissement ouvre pour l'humain d'après la chute-puisque telle est notre condition- un chemin de discernement. C'est toujours dans l'ambivalence que la valeur positive du travail pourra s'affirmer.

### III. Discerner l'ambivalence du travail

Nous avons évoqué deux mots employés pour qualifier le travail. Le livre de Qohélet est le seul livre biblique (sur 66 livres, ou 73) qui thématise le travail comme tel. Or il choisit un troisième mot pour dire *travail*.

---

<sup>18</sup> André Lacocque rappelle que l'expression « Bien et mal » est appelée un « mérisme », qui peut signifier « la totalité », par opposition à « néant ». Cf op.cit., p. 69, note 4.

Il utilise le mot *'amal* (travailler, se fatiguer, se donner de la peine ; signifie aussi le mal, le malheur, l'injustice, l'oppression). Ce mot est utilisé que 66 fois dans l'Ancien Testament, 30 fois par Qohelet. Il met l'accent sur le caractère souffrant du travail, fatigant, pénible (dans certains emplois, sur l'injustice). C'est le travail labeur, le travail qui pèse. Ou alors sur l'effort, le travail qui coûte. Le choix de ce mot met l'accent sur une autre ambivalence du travail : s'il y a une noblesse au travail (comme nous l'avons vu le travail-bien-fait-qui-prend-soin), le travail est aussi source de souffrance et d'efforts pénibles.

Qohélet est un contestataire, comme Job. Il remet en cause les évidences faciles de ses contemporains sur le travail, sur la richesse, la sagesse, la vie humaine. On pourrait intituler son propos : « malaise post travail ! ». (C'est un livre de sagesse, attribué par la tradition juive à Salomon (comme le dit le v. 1), c'est-à-dire un roi glorieux qui parle à un large auditoire. Il représente donc le sage par excellence.)

Que dit-il ?

- Le travail est sans valeur en lui-même

Qo 2, 11 « je me suis tourné vers toutes les œuvres qu'avaient faites mes mains et vers le travail que j'avais eu tant de mal à faire [il a précisé plus haut qu'il en avait fait beaucoup]. Eh bien ! tout cela est vanité et poursuite de vent, on n'en a aucun profit sous le soleil. »

Vanité signifie au sens propre buée, vapeur, haleine. Il peut être traduit par « insignifiance », « inconsistance ». Voici un homme qui a beaucoup travaillé, qui a fait des œuvres éminentes, et qui à la fin de sa vie se retourne sur lui-même, ouvre les mains pour voir ce qu'il a récolté, ce qu'il a bâti, et s'aperçoit que tout lui a échappé, qu'il n'en lui reste plus rien. Un peu plus tard, dans le texte que nous avons lu, il voit que s'il en reste quelque chose, rien n'est pour lui, puisque c'est un autre qui n'a rien fait qui en héritera.

Déception ! il ira jusqu'à détester tout le travail effectué !

Le travail n'a aucune valeur en lui-même, en déduira le théologien Jacques Ellul. « Il n'est pas une justification pour vivre »<sup>19</sup>. Travailler pour travailler n'a aucun sens.

Et pourtant, à la façon dont Qohélet en parle, on comprend que le travail a pour lui une extrême importance. Il a occupé une grande partie de sa vie. Il s'y est beaucoup appliqué (« voici un homme qui a fait son travail avec sagesse, science et succès »). D'ailleurs cette façon d'évoquer son implication est étonnamment moderne (on peut même se demander si le Qohélet n'est pas ici plus moderne que contemporain de son temps !). Ne nous ressemble-t-il pas, nous dont les vies sont orientées par le travail et qui pourtant doutons de son sens ?

Alors que nous avons évoqué ci-dessus une noblesse du travail attachée à cette idée de partenariat avec Dieu, voici qu'ici nous sommes guéris de toute sacralisation du travail. En aucun cas, le travail ne permet d'obtenir un « progrès », ou un supplément d'humanité. Celui qui a beaucoup travaillé n'en ressort in fine avec rien de plus que celui qui a peu travaillé. Impossibilité de thématiser un schéma de réussite par le travail.

Pas plus d'humanité, mais pas moins non plus. Au troisième chapitre de la Genèse, après qu'Adam et Eve aient transgressé la limite de ne pas manger de l'arbre défendu, ils sont chassés du jardin et Dieu prononce une sentence contre eux. Le travail tombe sous le sceau de la nécessité et de la contrainte.

---

<sup>19</sup> Ellul, p. 45. Jacques Ellul, historien du droit, sociologue et théologien protestant du 20e siècle, est un provocateur comme Qohélet !, et un commentateur admiratif de son livre.

Il faut écarter toute interprétation selon laquelle le travail serait alors devenu malédiction. C'est pourtant une interprétation qui a eu cours dans l'histoire. Mais dans la condamnation annoncée à Adam en Gn 3, seul le sol est maudit, et Dieu revient en Gn 8 sur cette malédiction (« Je ne maudirai plus jamais le sol à cause de l'homme »<sup>20</sup>).

Et même si on comprenait comme malédiction la pénibilité nouvelle du travail annoncée alors par Dieu, « A la sueur de ton visage, tu mangeras du pain », (la pénibilité en effet est un mal !), le travail lui-même n'est pas maudit. En effet, en Genèse 3, le châtement de l'homme est à mettre en parallèle avec celui de la femme annoncé plus haut (elle enfantera dans la douleur). Deux pénibilités sont introduites dans cet épisode : une souffrance accompagnera pour chacun certains des actes essentiels de la vie. Mais dans le cas de la femme, il est impossible d'envisager l'accouchement comme un châtement<sup>21</sup>. Donc le travail non plus. La pénibilité est une condition nouvelle de la vie, dans un monde où une harmonie initialement donnée a été perdue à cause du péché.

- La pénibilité elle-même est ambivalente.

On a le droit de s'en plaindre ! « Tous ses jours, en effet, ne sont que douleur, et son occupation n'est qu'affliction ; même la nuit, son cœur est sans repos : » (Qo. 2, 23). ....mais il ajoute « cela aussi est vanité. » C'est-à-dire buée, vapeur, inconsistance.

Cela ne veut pas dire qu'il est inutile de lutter contre la pénibilité du travail, et à plus forte raison contre la souffrance au travail, comme si elles ne comptaient pas. Nous avons vu dans le premier texte la responsabilité de soin qui incombe à l'humain. Se soigner soi-même, comme soigner les autres.

Mais la pénibilité, l'effort à fournir ne valorise ni ne dévalorise le travail. Reprenons l'exemple de l'accouchement. La femme souffre oui, mais souvent (peut-être pas toujours quand il y a des complications !) elle peut faire cette expérience étonnante qu'une fois l'enfant né, elle oublie l'*aigreur* de la souffrance. Comme si devant l'enfant (le fruit du travail), la souffrance endurée devenait inconsistance, buée, vapeur.

Je voudrais faire une remarque sur l'étymologie du mot travail en français. On entend si souvent une étymologie selon laquelle le mot travail viendrait du latin *trepallium*, ou *tripallium*, qui serait un instrument à trois pieux servant d'instrument de torture. Cette étymologie apparente le travail à une activité qui fait souffrir. De nombreux commentaires en déduisent que par nature, le travail est donc une activité qui entraîne la souffrance. Pour en conclure soit que c'est normal, soit que c'est insupportable et qu'il faut donc se débarrasser du travail.

Or il s'avère que cette étymologie est contestée par des linguistes, dès le XIXe siècle. Le glissement de tri- ou le tre- de *trepallium* en tra-vail n'est pas aisément explicable. Surtout qu'on retrouve ce tra- dans plusieurs langues : travailler (fr.), trabajar (esp.), travagliare (it.), trabalhar (port.).

Une autre hypothèse avancée est que le mot travail vienne du latin *trabs*, qui signifie *poutre* et qui a donné *entraver*. (D'où l'appareil permettant de contenir les animaux pour les soigner ou les ferrer appelé travail). C'est aussi la conclusion, en 2008, d'une nouvelle longue étude, tant étymologique que littéraire, publiée par André Eskénazy, spécialiste de la littérature française du moyen âge. Il

---

<sup>20</sup> Gn 8, 21-22 : « Le SEIGNEUR respira le parfum apaisant et se dit en lui-même : « Je ne maudirai plus jamais le sol à cause de l'homme. Certes, le cœur de l'homme est porté au mal dès sa jeunesse, mais plus jamais je ne frapperai tous les vivants comme je l'ai fait. Tant que la terre durera, semailles et moissons, froid et chaleur, été et hiver, jour et nuit jamais ne cesseront. »

<sup>21</sup> Léon Ramlot, 'Le Travail Selon La Bible', *Bible et Vie Chrétienne*, Desclée de Brouwer, 75, 1967, 43-64 (p. 46).

conclut que « travail » sous-tend l'idée d'engagement, de déplacement, de rupture sous l'effet d'une pression extérieure. L'idée d'effort est présente, voire de mal associé à l'effort, mais aucunement celle de torture<sup>22</sup>.

Cette idée d'effort et d'adaptation face à une rupture, une crise, au risque d'engager une « mise à mal » est – je trouve – très intéressante, et conforme à l'esprit du texte de Qo. Elle montre que la peine du travail elle-même est une notion au fond ambivalente : à la fois positive, parce qu'il est bon que l'humain surmonte cette nécessaire adaptation devant une crise, et négative, car c'est une « double épreuve », dira l'auteur : une inscription dans des limites, et la fourniture d'un effort qui peut aller jusqu'à la douleur. Un mal, proportionné à l'obtention d'un bien, ne remet pas en cause le caractère bon du travail.

- La productivité du travail est tout aussi ambivalente

Par manque de temps, nous ne développerons pas ce point. Mais les Ecritures en témoignent par des textes qui peuvent sembler contradictoire sur la richesse : elle est bénédiction dans le livre du Deutéronome, et pourtant dans les Evangiles, le Christ invite à ne pas se soucier de la recherche de nourriture (ex. Mt 6, 25-33), ou condamne l'homme qui a engrangé de grandes récoltes dans ses greniers (Lc 12, 16-21).

- Et pourtant le travail est à vivre

L'ecclésiaste (Qohélet) ne dit jamais que le travail est mauvais. Il engage même à travailler, autant que possible :

Qo 9. 10 : « Tout ce que ta main se trouve capable de faire, fais-le par tes propres forces ; car il n'y a ni œuvre, ni bilan, ni savoir, ni sagesse dans le séjour des morts où tu t'en iras. »

Travailler, c'est choisir de vivre, et j'ajouterais encore à partir d'une autre citation : croire en un avenir possible et partager : Qo 11, 1-2 : « Lance ton pain à la surface des eaux, car à la longue tu le retrouveras. 2 Donne une part à sept ou même à huit personnes, car tu ne sais pas quel malheur peut arriver sur la terre. »

Alors quel est le mal attaché au travail ? il est résumé ainsi en Qo 6, 7 « Tout le travail de l'homme est pour sa bouche, et pourtant l'appétit n'est pas comblé. » Le ventre est peut-être comblé par le travail, mais l'âme ne l'est pas. (Cf. l'idée parallèle qu'Adam n'a pas trouvé d'aide qui lui corresponde en Gn 2). L'humain demeure un être de manque, le travail ne pourra le combler. Le travail devient un lieu où le manque est expérimenté.

Où est donc le bonheur ? Car malgré son apparent pessimisme, Qohélet l'a réellement trouvé ...dans le travail: v. 24 « Rien de bon pour l'homme, sinon de manger et de boire, de goûter le bonheur dans son travail. J'ai vu, moi, que cela aussi vient de la main de Dieu. »

Manger et boire, se réjouir des fruits du travail, trouver de la joie dans son travail, c'est recevoir du bonheur. Voilà ce qui reste, in fine. Et c'est donné ! Ce bonheur ne vient ni de mes propres efforts (ce serait se prendre pour Dieu), ni du travail lui-même (ce serait l'idolâtrer), il vient d'une surabondance, d'une gratuité première de la vie (venant de Dieu, dira le chrétien).

---

<sup>22</sup>« La crise marquée par l'engagement, le travail, implique donc une double épreuve : celui qui y est soumis inscrit son activité dans les exactes limites fixées par les situations qu'il affronte, et il paie de sa personne autant qu'elles l'exigent. » André Eskénazy, « L'étymologie de « travail » », *Romania*, 2008, tome 126, n° 3-4, pages 296-372, p. 301. Et en conclusion : « le seul sème à retenir comme pertinent dans la définition des unités considérées est le trait « rupture », la rupture se réalisant secondairement et occasionnellement dans la déformation, la mise à mal. » p. 312.

Le travail trouve pour Qohélet son sens profond dans la logique du don. L'humain reçoit, l'humain prolonge le geste en redonnant (« lance ton pain à la surface des eaux... »)

Parce qu'il est don, ce bonheur n'est pas un dû. On le sait bien, on n'est pas toujours heureux à son travail. Qui aurait promis cela ? mais on peut toujours l'espérer, en guetter la possibilité dans une veille active (comme les vierges sages de l'Évangile) : en contribuant à ce que le travail soit un lieu de vie, être un lieu à vivre. Un lieu où l'être humain puisse exprimer sa liberté, sa joie, ses peines, et partager les fruits du travail.

La peine prend sens lorsqu'elle se comprend au regard du don qu'elle rend possible, la production prend son sens au regard d'un horizon de vie qu'elle rend possible.

Alors cela pose une dernière question que je peux aborder ce soir : quelle horizon de vie ?

#### IV. Le travail comme accueil du don

Lisons Matthieu 20, 1-13, parabole dite souvent de l'ouvrier de la 11ème heure [*lecture du texte*].

On voit bien le problème que soulève le maître en donnant un salaire égal à tous : le salaire d'1h de travail ne permet pas au dernier ouvrier de se nourrir, de nourrir sa famille. Au nom de la justice du contrat de travail, devrions-nous le laisser mourir de faim ?

Bien sûr que non. Et nous le savons bien ! Il y a la justice du contrat, de l'équivalence des prestations, appelée communément justice commutative. C'est ce que rappellent les ouvriers contestataires. Mais il y a une justice plus juste encore, qui s'adaptera au cas par cas. Elle accède à une vérité plus profonde parce qu'elle prend en considération, non pas seulement les prestations échangées, mais aussi les personnes, leurs limites, leurs vulnérabilités. C'est la justice distributive, dont le souci n'est pas l'égalité, mais l'équité, c'est Aristote qui l'a défendue.

Dans notre conception classique en matière de salaire, l'employeur est tenu à une justice commutative ; l'Etat, par des prestations, peut en corriger les insuffisances par une justice distributive. Deux niveaux de justice également valides. Deux responsabilités différentes...

Le texte présenterait donc un premier niveau de contradiction de cette répartition des rôles en montrant un employeur soucieux de justice distributive, lui aussi. Alors une première conclusion serait : le maître est bon, il est un modèle à suivre, donc un employeur doit être généreux...

Mais cette interprétation bute sur un autre texte du NT, l'épisode du jeune homme riche, dans laquelle Jésus reprend immédiatement le jeune homme qui vient le voir en l'appelant « bon maître » : « pourquoi t'appelles-tu bon ? Nul n'est bon que Dieu seul. » (Mc 10, 18). A plus forte raison, la bonté de l'humain, même si elle est souhaitable, peut être douteuse, instable a minima. Le commandement d'amour 'tu aimeras ton prochain comme toi-même', par la mention du 'comme toi-même' ne s'appuie pas sur la bonté de l'humain, mais sur la reconnaissance de l'autre comme semblable, et comme autre. IL n'est donc pas demandé par extension à tous les employeurs d'être particulièrement bons !

Le texte porte donc au-delà. Pour le voir, reprenons la question qu'il pose à l'ouvrier : « ton œil est-il mauvais (πονηρός) parce que je suis bon ? »

« ton œil est-il mauvais ? » (πονηρός, vient de πονός peine= plein de peine, affligé ; mais peut vouloir dire dans un sens moral : méchant). L'expression peut être mise en parallèle avec un passage de Matthieu 6.23 : « où est ton trésor, là aussi sera ton cœur. 22 La lampe du corps, c'est l'œil. Si donc ton œil est sain, ton corps tout entier sera dans la lumière. 23 Mais si ton œil est malade

(πονηρός), ton corps tout entier sera dans les ténèbres. Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, quelles ténèbres !

En substance, si l'ouvrier reste les yeux fixés sur l'horizon du contrat de travail, là serait son trésor, il est comme aveugle, et toute son corps est plongé dans l'obscurité. Mais si son œil se fixe sur le trésor de bonté qui émane de cette situation, sur la gratuité offerte par l'action du maître, alors tout son corps sera dans la lumière.

La question de l'employeur ouvre un horizon nouveau, supplémentaire, celui de « la lumière », qui intègre la logique du contrat, qui intègre aussi la logique distributive, mais qui les dépasse. C'est ce que j'appelle ici l'horizon de l'accomplissement du travail. Cette dimension d'accomplissement est introduite par le début de la parabole : 1 « Le Royaume des cieux est comparable, en effet, à un maître de maison... »

Qu'est-ce que le Royaume des cieux? c'est une notion qui traverse tout le Nouveau Testament. Aucune définition précise ne l'enferme dans une seule formulation. Il indique l'advenue de cette promesse d'accomplissement de la vie : la vie en plénitude promise par les Evangiles. Concrètement, un monde où il n'y aurait plus ni violence, ni infirmité, ni maladie, où chacun aurait sa place...un monde qui a retrouvé l'harmonie perdue de l'origine, et qui pourrait ainsi vivre dans la joie et reconnaissance<sup>23</sup>.

Quel est l'horizon d'accomplissement du travail dans cette histoire ? que soit révélée cette plénitude de la vie en cours d'advenue, déjà là, dans cette situation particulière de travail.

La parabole nous dit : l'horizon de la promesse d'une vie en harmonie n'est pas une utopie abstraite à reléguer aux calendes grecques. Il est opératoire dès aujourd'hui dans les situations de travail. L'horizon reste toujours un horizon mais il est efficace pour témoigner d'un amour de Dieu à l'œuvre aussi dans les situations de travail.

L'horizon d'accomplissement du travail n'est pas synonyme de « sens du travail ». Dans la parabole, il n'y a pas de problème lié au sens du travail. Ce dernier est de se nourrir pour les ouvriers. L'employeur, qui a un autre objectif, de cultiver son champ. Le sens du travail n'est pas le même pour tout le monde. Dans l'entreprise, il en est de même.

L'horizon d'accomplissement du travail n'est pas non plus synonyme d'un objectif commun du travail. « Quelle société voulons-nous ? » c'est une question qui apparaît incontournable (surtout face au changement climatique, au retour de la guerre, aux mauvaises conditions de travail..). Une société qui respecte la vie, qui recherche la paix, la justice, etc., c'est-à-dire le bien commun, nous voulons tout cela. Nous pouvons travailler dans cette direction, le décliner en objectifs concrets. Et cette visée répond bien à une logique de soin, proposée par les textes de la Genèse.

Mais l'horizon d'accomplissement du travail témoigne d'une surabondance, d'un amour donné et toujours à recevoir qui se vit dans une « attente persévérante » que Paul appelle l'espérance, et qui peut s'expérimenter dans les situations ordinaires du travail...dans la rémunération du travail par exemple !

1 Co 9, 7-10 : « Qui combat jamais dans une armée à ses propres frais ? Qui plante une vigne sans en manger le fruit ? Qui fait paître un troupeau sans se nourrir du lait du troupeau ? 8 Est-ce en humain

---

<sup>23</sup> Cf. Luc 7, 22-23 : « Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles retrouvent la vue, les boiteux marchent droit, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent, la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres, et heureux celui qui ne tombera pas à cause de moi. »

que je parle ainsi ? La loi ne le dit-elle pas aussi ? 9 En effet, il est écrit dans la loi de Moïse : Tu ne muselleras pas le bœuf qui foule le grain. [...] Oui, c'est à cause de nous que cela a été écrit ; car celui qui laboure doit labourer dans l'espérance, et celui qui foule le grain doit le faire dans l'espérance d'en avoir sa part. »

L'espérance d'une société fraternelle, d'une société sobre, d'une société non-violente...c'est plus que la poursuite d'un bien commun. Il y a un amour sans limite, toujours donné, toujours à recevoir, dont nos réalités de travail peuvent témoigner effectivement, sous la forme d'une circulation du don.

Notre parabole invite-t-elle à traduire cette espérance dans les situations concrètes de travail ? je crois que oui. C'est peut-être cela, la reconnaissance de l'advenue du Royaume. Mais aussi la reconnaissance d'un Dieu toujours créateur « qui rassasie l'âme » comme dirait Qohélet !